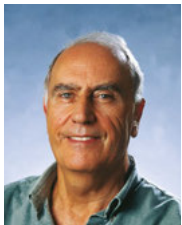


# Expériences anorexiques : disparaître pour exister ?



Claude Tapia

Professeur émérite  
de psychologie sociale  
Université de Tours

Membre du CR  
du *Journal  
des psychologues*

**Dans son dernier ouvrage, Christine Durif-Bruckert nous propose un éclairage sur le vécu d'une trentaine de femmes ayant traversé une période d'anorexie mentale au cours de leur vie. Elle y développe notamment la question identitaire, se fondant sur une construction « en creux », où toute forme de désir ou de sentir son corps est évincé. Ou comment l'anorexie peut-elle être un engrenage dans la quête de soi à travers l'anéantissement de son corps, et où s'établit une interaction forte entre corps social et corps anorexique. Des paradoxes que n'hésite pas à aborder l'entretien ici proposé.**

**Claude Tapia :** Votre ouvrage poursuit la réflexion amorcée dans le précédent, paru dix ans plus tôt, *La Nourriture et nous*. Ici, vous vous proposez, à partir du recueil de nombreux récits de sujets anorexiques, de décrire cette pathologie et l'engrenage des comportements la caractérisant. L'un de vos objectifs est d'explorer l'identité collective anorexique et la logique qui habite les sujets concernés. Comment se définit cette identité ? Plutôt comme complexe de représentations ou d'attitudes partagées

relatives au corps ? ou bien plutôt comme processus d'effacement de ce qui constituait le moi intérieur et de construction de stratégies défensives visant le maintien d'un statut psychosocial particulier ? ou comme la perception partagée d'un « manque » ? ou, écrivez-vous, comme esquisse d'une identité « en négatif » ? On pourrait se demander comment, paradoxalement, « un manque » serait à même de produire une identité ?

**Christine Durif-Bruckert :** Ce livre sur l'anorexie s'inscrit dans mes travaux de recherches antérieurs sur les savoirs profanes et sur la nourriture, qui ont été publiés successivement dans *Une fabuleuse machine. Anthropologie des savoirs ordinaires sur les fonctions physiologiques* (Paris, Métailié, Le Seuil, 1994, L'œil Neuf, 2009) et *La Nourriture et nous. Corps imaginaire et normes sociales* (2007, Armand Colin). J'ai saisi l'importance de prendre en compte les savoirs profanes digestifs pour approfondir la compréhension des troubles du comportement alimentaire, plus spécifiquement de l'anorexie. Ce livre présente une étude qualitative auprès de femmes adultes anorexiques hospitalisées, au total 67 entretiens auprès d'une trentaine de

personnes anorexiques entre 20 et 60 ans rencontrées au sein de 2 établissements spécialisés, et ayant traversé au moins 5 années d'anorexie, et jusqu'à 30 et 40 années pour un grand nombre d'entre elles.

Parmi les logiques qui conduisent à la maladie, nous avons noté que la question identitaire occupe une place centrale. Les sujets anorexiques interviewés pour cette étude expriment à la fois l'impossibilité de vivre et la recherche d'une existence propre : la tentation d'aller jusqu'aux limites de la vie est à comprendre effectivement, si l'on suit leurs propos, comme une conquête identitaire, la « *quête d'une essence propre* » comme le formule Bernard Vialettes (2001).

Toutes ont parlé d'un sentiment radical de manquer d'une substance privée, « *de ne pas avoir de poids* ». Virginie explique combien elle s'est sentie longtemps manipulable : « *Je créais mes désirs avec ce que voulaient les autres.* » De la même façon, Manon explique combien elle s'est « *beaucoup laisser marcher sur les pieds* ».

Face à ces « empêchements », elles disent qu'elles ne peuvent prendre leur départ dans la vie et expliquent comment elles se construisent sur



Christine Durif-Bruckert

Chercheuse en psychologie sociale et en anthropologie  
Université Lyon-2

Auteure dans le domaine des sciences humaines et de la poésie

l'effacement d'elles-mêmes : « *On ne grandit pas, on est effacée* », dit l'une d'elles. La construction du soi « se fait en creux », sur la vidange de la chair, de toute la chair et sur l'éviction de tout objet de plaisir et de désir. Cela signifie qu'elles ne s'exposent pas dans la relation. Les risques sont trop élevés : risque d'une proximité trop grande, jusqu'à l'étouffement du trop d'attention, ou encore risque du rejet et d'attentes insoutenables. Alors elles disent « non » à l'objet d'amour et, pourtant, elles ne cessent de le vouloir. Ainsi l'exprime Noémie : « *On voudrait avoir la paix, mais rien n'est aussi rassurant que d'être objet d'attention* ». Toutes disent leur peur de perdre le regard de l'autre, celui qu'elles guettent, qu'elles veulent, qu'elles maintiennent sur elles à l'endroit même où elles ne peuvent prendre le risque d'y être. Elles l'ont toutes exprimé : elles s'imposent dans le regard, mais dans un regard non « altérisé » qui ne doit pas les voir. La tentative est bien celle-ci : devenir squelette pour apparaître vraiment. Devenir squelette, beaucoup d'entre elles le confient dans les entretiens, est de l'ordre d'une performance : « *L'anorexie, c'est une fierté* », quelque chose d'un « acte réalisé par soi-même ». Un « acte décisif », disent-elles en chœur. C'est leur paradoxe et ce paradoxe les a sauvées dans une première intention, tout au moins dans un premier temps. C'est-à-dire que l'anorexie les délivre « *d'une impasse* », d'un sentiment terrible de ne pouvoir faire face au mouvement d'autonomisation, de ne pouvoir dépasser des blessures profondes d'ordre narcissique, des peurs et des menaces existentielles qu'elles ont longuement évoquées dans ces entretiens. « *L'anorexie était ma grande idée, ma quête d'identité, ma déclaration d'indépendance, mon moyen d'émancipation* », écrit avec insistance Marya Hornbacher (1999). « *Je voulais qu'on m'admire de me détruire si bien... pour être considérée comme quelqu'un.* »

Cette déclaration partagée par toutes les personnes de l'étude dit combien l'entrée dans l'anorexie représente à des degrés divers une forme de rupture avec l'identité d'avant. Elle est racontée comme un changement radical au niveau corporel, mais aussi au niveau des modes de pensée, d'habiter son corps, de le sentir.

L'entrée dans le monde anorexique se réalise ainsi sur le mode d'une violence incomparable faite à soi-même, et que rien ne peut interrompre. La sensation et la visibilité d'un corps osseux, affranchi du caractère informel de la chair, leur donnent le sentiment à la fois « d'y être » et de ne plus pouvoir/vouloir revenir en arrière. Les descriptifs qu'elles proposent montrent ainsi combien elles aiment cette étrange sculpture d'elles-mêmes, ces déformations minutieuses par lesquelles elles entrent dans « leur

***L'entrée dans le monde anorexique se réalise ainsi sur le mode d'une violence incomparable faite à soi-même, et que rien ne peut interrompre.***

normalité » comme elles le formulent. Le paramétrage du corps anorexique est véritablement inspiré, ressourcé et renouvelé par les effets d'immersion, les jeux d'influences, les échanges de « bons procédés » qui circulent au sein du groupe des anorexiques : comment faire taire l'appétit, faire descendre le poids ? Elles ruminent ces savoir-faire, les mettent en action, choisissent les outils adéquats, les font travailler entre elles, en elles. Toute une ambiance contagieuse, un mouvement mimétique renforcé par une mise en compétition impressionnante et qui à son tour stimule la surenchère et l'addiction au « toujours plus ».

Les communautés anorexiques dessinent le destin du corps, une même destinée

que la lecture des récits mis ensemble tente d'identifier.

**C. T. : Vous écrivez dans l'un des chapitres de l'ouvrage que, pour certains sujets, l'alimentation est « une profonde histoire d'amour ». Et vous ajoutez qu'il s'agit d'un amour cannibalique, ce dont témoignent les métaphores de l'oralité comme « dévorer des yeux », « bouffer d'amour », etc., et qui vous fait penser à la thèse de Melanie Klein sur l'amour et la haine. Pouvez-vous préciser votre point de vue ?**

**Vous évoquez aussi, s'agissant de l'anorexie, la fantasmagorie destructrice de l'assimilation de l'autre à soi qui s'édifie sur le sentiment de l'impossible fusion. Ne s'agit-il pas là encore d'un paradoxe consistant à rapprocher le désir cannibalique de dévoration et le dégoût de la nourriture évoqué dans les expressions « purifier le corps », « vomir le tout », « manger le rien », « évacuer tout désir d'altérité »... ?**

**J'adhère, cependant, à votre hypothèse selon laquelle, pour les plus jeunes, la peur de quitter l'enfance et d'aller vers l'autonomie pourrait compter parmi les causes profondes du désir de vouloir suspendre toute croissance vers l'âge adulte...**

**C. D.-B. :** Nous l'avons vu, ce qu'elles ramènent toutes du passé, quelquefois de très loin, c'est un désir fou d'amour. Par leurs conduites restrictives excessives, elles se défendent contre une avidité sans retenue. Lorsque j'ai demandé à Noémie d'expliquer pourquoi elle exprimait son désarroi par l'alimentation, elle m'a répondu sans hésitation : « *Parce que l'aliment, c'est l'amour.* » Effectivement, manger est une profonde histoire d'amour, d'emblée cannibalique. Aimer, c'est dévorer, disait Winnicott, et du même coup assouvir sa faim, « *une faim symbolique à laquelle la faim réelle ou biologique a cédé le pas* », ainsi que le formule Noëlle Chatelet (1977). ➔

→ Un tel aspect dit combien en matière d'avidité la nourriture est sur le fil du rasoir, toujours guettée par ce courant cannibale de la passion et de la possession. Dès les tout premiers échanges entre la mère et le nourrisson, le désir de manger a pour objet non seulement la nourriture, mais de façon plus essentielle encore la relation avec la personne qui nourrit, qui donne la nourriture. Il est bien certain que le tout petit enfant ne désire pas seulement le lait, le contact avec la mère. Il la désire tout entière et désire en retour être tout pour elle. Désir primordial de possession et de totalité qui noue l'oralité à la perte et au deuil. Dès les premières relations du nourrissage se négocie la limitation du désir oral. Ces premières expériences qui posent les bases du tout premier lien et de l'ouverture au monde nécessitent fondamentalement d'avoir éprouvé la bienveillance, au moins approximativement, d'une présence première susceptible de transformer le besoin de manger en relation d'amour.

## **Fondamentalement, maigrir est la chose la plus apaisante et la plus vivifiante dont elles aient fait l'expérience.**

Les ritualisations et les nombreuses obligations entourant l'ingestion, que l'on retrouve dans l'ensemble de la littérature ethnologique (le culinaire, les rituels de la table), instituent l'aliment dans sa dimension d'objet bon à prendre et à partager (comme objet-symbole). Cet ensemble de codifications est essentiel justement pour contenir le désir de voracité inhérent à toute incorporation et pour réguler la dimension sauvage et transgressive qu'elle contient. Les personnes anorexiques nous disent combien elles paniquent vis-à-vis de l'aliment : Marie est boursouflée par les aliments qui s'accumulent sans pouvoir

s'assimiler à elle. Joséphine se sent modifiée, salie, empoisonnée. Noémie perd son souffle à la vue d'un steak de viande qui voudrait la pénétrer contre son gré. Sans aucun doute n'ont-elles pas été suffisamment sécurisées pour négocier l'accès à la limite du désir oral. De plus, les instances sociales de protection en tant que limites structurantes et intégratives font défaut.

Il s'agit là d'un point important largement développé dans cet ouvrage en référence au contenu des entretiens : l'excès qui est l'essence même du désir est une source de menaces s'il n'est pas médiatisé par le regard, par la parole et les relais apaisants de mots justes, mais aussi par tout un texte social qui incorpore les sujets dans un système alimentaire, qu'il soit familial ou social.

**C. T. : « Aller toujours plus loin », avez-vous titré le chapitre désignant l'une des tendances de la personnalité anorexique consistant en la recherche du dénuement, du vide, du creux, « d'un état zéro du corps »... S'agit-il là d'un parti pris idéologique ou, comme vous l'écrivez, de l'expression d'une logique addictive ? On peut, en effet, penser l'anorexie comme une protestation contre la société d'abondance et contre le rapport névrotique qu'entretiennent les sociétés hypermodernes avec la nourriture...**

**C. D.-B. :** Le système anorexique vise la perfection, au travers des rouages d'un contrôle qui « ne lâche rien » : « je suis tout le temps sur mon dos », disent-elles. L'activité du contrôle témoigne au travers d'une volonté sans limites « d'un impossible accès à la limite » (Vincent, 2000). Il s'agit d'anticiper, de ne pas se mettre en position de tentation, de ne pas quitter une ligne en deçà de laquelle le processus d'amaigrissement se bloque ou pire encore retourne en arrière. Un schéma qui, on l'imagine, ne laisse aucun repos. Le risque du moindre

laisser-aller est constamment exprimé, raconté, assorti d'anecdotes : « *J'aurais trop peur que ça reparte [l'appétit]* », « *J'aurais trop peur de glisser.* »

Le fait de pouvoir tenir dans ce schéma révèle selon elles un caractère exceptionnel et héroïque. Elles insistent sur le fait que tout le monde ne peut pas devenir anorexique, « *toutes ne peuvent pas y aller* ».

Aussi, elles ne veulent rien négliger de ce qui pourrait les emmener plus loin, vers le dénuement absolu qu'elles sont nombreuses à appeler « *l'état zéro du corps* » ou « *l'état de non-être* » et qu'elles définissent comme l'anéantissement de tout désir, comme un état corporel et psychique caractérisé par le rien, le vide, la non-pensée : « *ne rien avoir sur soi* », « *ne plus se sentir, pour ne plus penser, juste se sentir dans le vide* ». Au fond, n'être rien, c'est se soustraire, au risque de manquer de quoi que ce soit. Elles sont ainsi entrées dans un ailleurs de l'existence qui s'est progressivement décalé des règles communes. Elles le disent : « *On pense plus pareil.* » On est dans « *un monde qui paraît irrationnel et que les autres ne comprennent pas* », dans une normalité construite sur « *l'inversion du monde normal* », sur « *le renversement des règles de l'être humain* ». Fondamentalement, maigrir est la chose la plus apaisante et la plus vivifiante dont elles aient fait l'expérience.

Si elles contestent le fonctionnement même des sociétés modernes et les idéaux esthétiques qu'elles développent à l'extrême, pour autant elles répondent présentes pour se conformer aux formats et valeurs d'un corps sec dur, ferme et pour répondre aux appels à la liquidation du corps, à son assèchement, tant extérieur qu'intérieur. La désubstantialisation du corps se présente à notre sens comme l'une des violences modernes les plus spectaculaires faites au corps. Elle est d'autant plus acceptée qu'elle réveille et tient en haleine un rêve humain profondément ancré en chacun de

nous : le rêve d'un corps vidé de sa matière, dégagé de toutes traces liées aux opérations organiques, traces du besoin, de la dépendance, traces de l'altérité et de l'incomplétude. Les récits d'anorexie nous apprennent beaucoup sur cette question. Et pour peu que rien ne le retienne, le désir est toujours preneur de cette visée.

Les personnes anorexiques incarnent et banalisent à l'excès ce rêve fou, et, ainsi, elles valident dans le réel des grilles pondérales dont les scores sont revus à la hausse : là où elles sont allées, c'est possible d'y aller, et même de s'y maintenir. Pour cela, elles sont enviées, la suite dramatique de l'histoire étant oubliée dans la résonance narcissique et mortifère entre le corps réel et le corps des images.

La « mise en culture » des corps occasionne quelquefois des violences dans le sens où les contenus des ordres sociaux et les modes d'intervention sur les sujets peuvent être détournés à d'autres fins que l'inscription, l'intégration et la protection. Nous avons largement développé – ces analyses dans notre ouvrage précédent sur la nourriture (2007) et celles-ci nous ont aidées à comprendre l'émergence du corps anorexique.

Autrement dit, l'histoire privée qui est celle de chaque parcours anorexique traduit et dénonce quelque chose du statut social du corps, plus spécifiquement du corps féminin. C'est pourquoi il s'instaure une interaction forte entre le sujet social et le sujet anorexique autour de la question même du corps nourri, en tant qu'objet idéalisable d'une société. La coïncidence entre le rêve et sa réalisation représente le signe d'une catastrophe psychique autant que sociale. Cette catastrophe est celle du démontage anthropologique du corps.

**C. T. :** Vous décrivez de manière très claire le processus de soumission ou de dépendance qui affectent les sujets

**anorexiques. La maladie, écrivez-vous, détient un pouvoir absolu sur leur vie de sorte que celle-ci tourne au cauchemar, au point « que le désir de mourir pour vivre » s'impose comme inéluctable. Ces sujets feraient en quelque sorte « alliance avec la mort pour pouvoir vivre ». Ils semblent, écrivez-vous, « troquer le droit à la vie contre le sacrifice de la chair ». Comment cette alliance avec la mort apporterait-elle un sentiment de sécurité, comme vous l'affirmez ?**

**C. D.-B. :** Abordons la question du processus de soumission qu'elles décrivent effectivement comme une véritable mise en dépendance vis-à-vis de la maladie. Toutes se disent poussées par une énergie irrésistible, contre laquelle elles n'ont pas pu faire face, et cela, dès le premier régime qui a initié leur entrée dans l'anorexie, alors qu'une grande majorité d'entre elles étaient encore très jeunes (10-11 ans).

Elles insistent sur le caractère irrémédiable de ce processus énergétique qui pousse inexorablement à agir malgré un épuisement extrême : « *Je me surprénais moi-même à voir ce dont j'étais capable, tant intellectuellement que physiquement, alors que j'étais littéralement vidée* », écrit Marta Balinska (2003). Elles l'ont exprimé de différentes manières : elles se sentent prises dans « *une spirale* », dans une « *dynamique d'enchaînement* », et, à ce titre, la maladie s'inscrit dans un mouvement marqué par la circularité. « *L'anorexie, c'est le cercle* », dit Anaïs. Cette force initiale « *qui parle de l'intérieur d'elles-mêmes* », qui les habite et les gouverne, est décuplée par les effets de la dénutrition, mais aussi par les phénomènes d'habituation qui, par effet d'entraînement, automatisent et mécanisent les symptômes.

La maladie s'installe dans le temps. Elle « *assaille le corps* », « *lui renouvelle ses promesses* » : promesses de bien-être, d'allègement, « de fluidité », « de roue

libre », qui progressivement, ne laissent plus aucune liberté, plus aucun espace propre : « *Mes rapides pertes de poids ont été une jouissance sans équivalent*, écrit Marya Hornbacher, *mais très vite il m'a fallu perdre toujours plus, je n'avais plus le choix. L'anorexie a tellement fait mon bonheur avant d'être ce cercle vicieux, cette obsession aliénante, cette drogue, ce joug, cette usure* », écrit-elle encore (1999). Marlène ressent que « *l'anorexie lui a tout pris* » : « *Je n'avais plus rien, pis, je ne suis plus rien face à elle.* »

C'est ce qu'elles appellent dans le resserrement de la soumission « *le piège* », « *l'impasse* », « *l'étranglement* » de l'anorexie.

Elles cherchaient l'indépendance et se sont fait prendre dans une autre dépendance. Elles cherchaient l'amour, une étoffe identitaire, et elles se sont fait ficeler par la maladie, saisir tout entières dans ses filets, dans une promesse toujours différée. Elles alternent ainsi entre les assauts tyranniques de cette force négative et son influence euphorisante et hyperprotectrice.

Le vrai questionnement est que cette force colonisatrice sans pitié « *qui a tout pris* » n'en demeure pas moins une présence « *soudée à elle* » dont elles sont passionnément dépendantes, en une sorte de pacte à la vie à la mort.

La mise au repos radical du corps leur procure le sentiment de marcher avec la mort. « *Quand on devient squelettique, quand il y a plus que la peau sur les os, c'est être presque mort, c'est être comme un mort, quoi, mais c'est là où je me sens vivante* », assure Marlène. Elles ont ainsi beaucoup insisté sur ce point : l'anorexie n'a pas pour but de faire mourir le corps, juste de le mettre au bord de la mort, dans un état de « *presque mort* ». Il s'agit d'une mort qui n'est pas souhaitée ni désirée ni entrevue, comme l'ont souligné de nombreux auteurs. La mort comme référence dans le réel et comme dimension de la vie psychique et de la pensée n'a pas de place pour elles. →

→ « *On pense qu'on est plus fort que la mort justement* », dit Marlène. Beaucoup de personnes interviewées pensent ainsi vaincre la mort, la maintenir exactement à une juste distance. Elles racontent selon des versions différentes que, dans ce jeu existentiel, elles pourront la défier, tout en troquant ainsi le droit à la vie. Ainsi, Joana veut tester jusqu'où elle est capable d'aller pour s'en approcher et pour y survivre, « *exactement comme en amour* », précise-t-elle. Les risques qu'elles s'imposent n'en sont pas moins réels et de plus en plus critiques avec l'avancée de la maladie.

Le processus de chronicisation anorexique, tel que nous amènent à le comprendre les personnes interviewées, fait ressortir un paradoxe structurellement puissant : poursuivre l'anéantissement du corps pour pouvoir vivre, disparaître pour exister, renoncer à soi pour devenir quelqu'un. Plus fondamentalement encore, être en état de mort pour être vivante. L'anorexie a cette valeur inestimable de garantir la valeur de sa propre vie.

**C.T. :** Dans la dernière partie de l'ouvrage, vous tentez d'apporter une interprétation finale du message paradoxal

**émis par les sujets anorexiques : il s'agirait d'une obéissance à un ordre diététique, à un contrôle social, à un discours esthétique ambiant émanant du cœur de notre culture (de ses normes et valeurs) en même temps qu'une protestation vigoureuse contre les violences visant le corps et le libre fonctionnement des circuits organiques. Pouvez-vous développer cette interprétation générale et expliquer plus particulièrement pourquoi le discours anorexique serait imprégné d'une hantise persistante de la « salissure » et d'une aspiration insatisfaite à la pureté ?**

**C. D.-B. :** J'ai répondu en partie à cette question sur le contrôle social et l'obésité à un ordre diététique qui vise l'effacement du corps. Je reprends quelques points concernant la hantise persistante de la salissure et l'aspiration toujours insatisfaite vers l'état de pureté.

Nous l'avons vu, les personnes anorexiques se disent débordées par une peur aiguë de dévorer et de se laisser dévorer. Nous avons relié cette problématique entre autres à des insécurités personnelles et à un contexte de dérégulation sociale. Toutes racontent ce combat qu'elles mènent contre une profonde avidité, et contre l'objet même de cette avidité qui parasite et souille imaginativement le corps. Impossible pour elles d'envisager que l'aliment ne se mélange à elles, ne s'inscrive au plus intime de la chair. En retour, l'objet non métabolisé, non transformé et assimilé ne cesse de revenir, de hanter et d'envahir l'espace propre. Ce statut de résidu imaginaire le charge d'une dose de dangerosité particulièrement résistante, et entretient le sentiment « d'accumulation », de « bourrage », de « stockage » (quelquefois jusqu'à l'implosion).

L'impur signifie l'objet de l'attachement mortel. La séparation n'y est jamais définitive, en cours d'accomplissement,

jamais accomplie, impossible à réaliser. L'aliment impur colle à la paroi des viscères, veut adhérer à la chair. Il colle d'autant plus que, d'une manière ou d'une autre, les personnes anorexiques se disent dépendantes de lui. Elles ne peuvent s'en passer et les actes boulimiques sont pleins d'enseignements dans ce sens. L'aliment fascine le désir (le trop de désir) qui, pourtant, cherche à résister : il cherche toujours à passer en force, à s'imposer à la fois et, dans le même temps, comme objet qui séduit et suscite le dégoût. Dépendance insupportable, qu'elles refusent autant qu'elles la recherchent et qui les prend au piège d'un cycle infernal de resserrement des « attaches ».

Alors, cet objet reste dans un « entre-deux ». Il n'est ni absorbé ni vraiment extérieur à soi tant il est objet de préoccupations. Il se met « en suspens » dans les interstices, les mi-chemins. Il stagne, fait l'aller-retour, ou reste juste sur les bords dans les lisières du corps. Et, en cela, il constitue un désordre, un non-lieu, une défaillance. Dans la logique anthropologique, le terme de souillure signifie justement la perte des limites, le brouillage de la limite. L'aliment anorexique ni dedans ni dehors échappe au système symbolique. Il n'appartient pas à l'ordre alimentaire, aux lois organiques de l'espace digestif (cf. les travaux de Douglas, 1971 ; Kristeva, 1980).

Plus exactement, il devient souillé d'être ainsi flottant entre le caractère étranger du « non-soi » et la tentation d'un « pour soi » qui ne parvient pas à former une substance « à soi ». L'objet refusé est imaginativement résidu dans le corps, ce qui le rend omniprésent.

Là, sur la crête d'un passage impossible à emprunter vers la reconnaissance de la séparation, à l'endroit d'une impossible articulation entre corps et désir, se noue la problématique centrale du vécu anorexique : se purger de toute intrusion, maîtriser les entrées, vider le corps. ▶

## Bibliographie

**Balinska M. A.**, 2003, *Retour à la vie. Quinze ans d'anorexie*, Paris, Odile Jacob.

**Châtelet N.**, 1977, *Le Corps à corps culinaire*, Paris, Le Seuil.

**Douglas M.**, 1971, *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Maspéro.

**Hornbacher M.**, 1999, *Piégée : mémoires d'une anorexique*, Paris, Bayard.

**Kristeva J.**, 1980, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Le Seuil.

**Vialettes B.**, 2001, *L'Anorexie mentale, une déraison philosophique*, Paris, L'Harmattan.

**Vincent T.**, 2000, *L'Anorexie*, Paris, Odile Jacob.